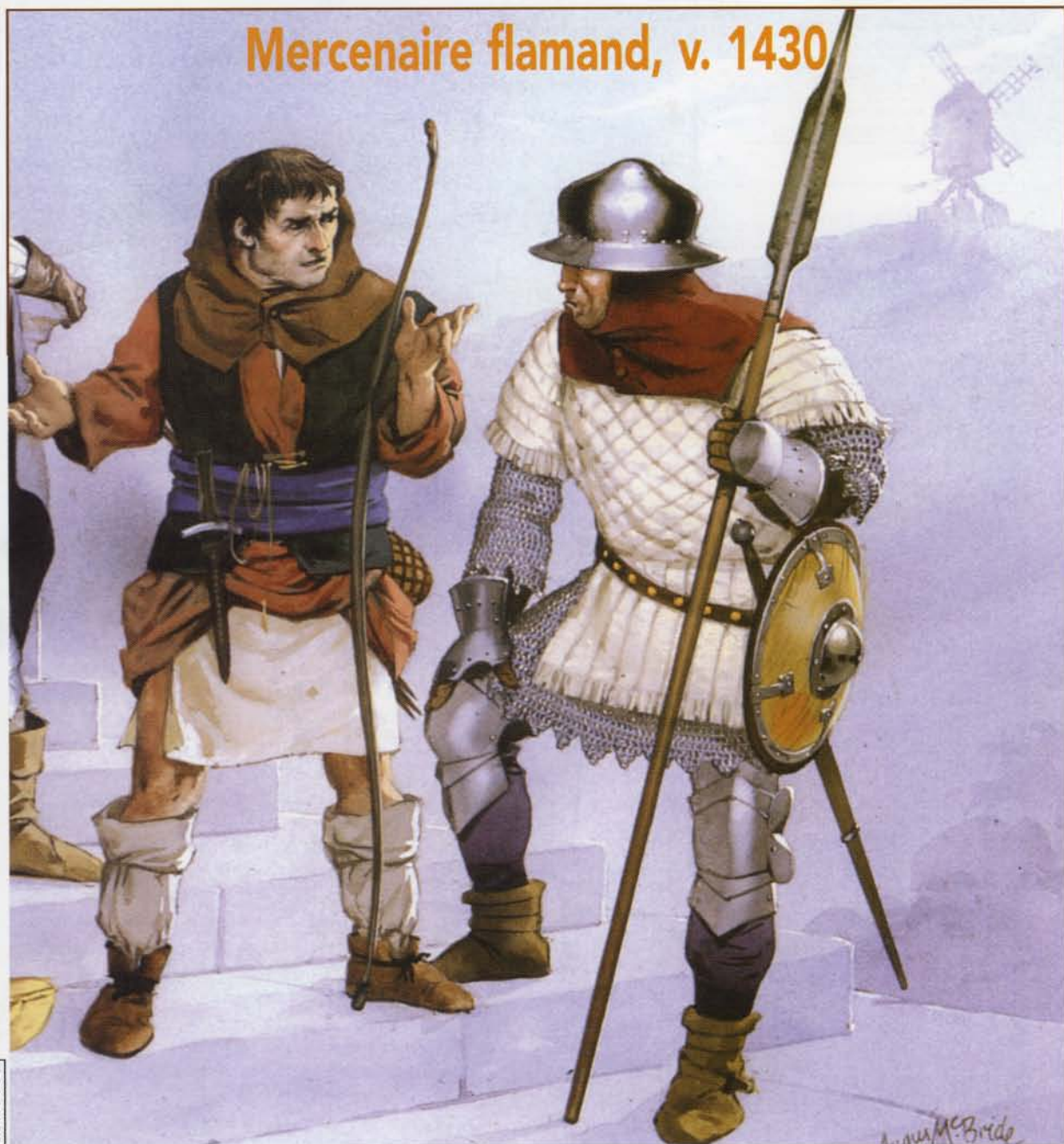


CHEVALIERS ET SOLDATS DU MOYEN ÂGE



Jeanne d'Arc et les Anglais

Mercenaire flamand, v. 1430



MWF031

del Prado
éditeurs

OSPREY
PUBLISHING

Directeur de la publication :

Juan María Martínez

Coordination éditoriale :

Juan Ramón Azaola,
Jean-François Bueno

Assistants d'édition :

Pilar Rodríguez

Directeur de collection :

Max Mandrin

Traduction :

Antoine Bourguilleau

Correction :

Marie-Laure Baruteau,
Geneviève Naud

Coordination de production :

Rolando Dias

Conception et maquette :

Beagle Editions, Digraf

Photocomposition :

FCM

Imprimé par :

Gráficas Almodena

© pour la présente édition :

DelPrado Éditeurs, E.U.R.L., 2005
4, rue de Rome- 75008 Paris

Extrait de : *Orléans, 1429* par David Nicolle

© 2001 Osprey Publishing Ltd

Illustrations : p. 5, 8-9, 13 Angus McBride
Conseiller historique : Dr David Nicolle

© 2005, Osprey Publishing Limited, tous
droits réservés pour les textes et les
illustrations.

ISBN : 2-84349-206-8

Imprimé en Espagne

Demandez à votre marchand de journaux de vous réserver
vos exemplaires de *Chevaliers et Soldats du Moyen Âge*. En
achetant chaque semaine votre numéro chez le même mar-
chand de journaux, vous serez assuré d'être immédiatement
servi, en nous facilitant la précision de la distribution.

Un stock d'anciens numéros sera disponible pour une durée
de 6 mois à compter de la date de parution du dernier nu-
méro de la collection.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS :

Informations Produit/Abonnés :

Pour la France : 08 26 30 46 34 - Numéro Indigo (0,15 € la
minute)

Pour la Suisse et la Belgique : (00 33) 05 61 72 70 73

Informations Diffuseurs : exclusivement réservé aux mar-
chands de journaux et dépositaires de presse : 05 61 72 76 17

Tous droits réservés. Le contenu de cette œuvre est protégé
par la loi, qui établit des peines de prison et/ou des
amendes, en plus des indemnités correspondantes pour
des dommages et intérêts, contre ceux qui reproduiraient,
plagieraient, distribueraient ou communiqueraient publique-
ment, dans sa totalité ou en partie, une œuvre littéraire, ar-
tistique ou scientifique, ou sa transformation, interprétation
ou exécution artistique fixée sur n'importe quel support ou
communiquée à travers n'importe quel moyen, sans l'autori-
sation obligatoire.

L'éditeur se réserve le droit de modifier la structure des com-
posants de la collection, leur ordre de parution, le nombre de
numéros ainsi que le prix de vente si des circonstances tech-
niques ou commerciales venaient à l'exiger. Quoi qu'il en
soit, les composants affectés par ces changements seraient
remplacés par d'autres, de qualité et d'intérêt similaires. Ces
éléments peuvent différer sensiblement de ceux que repro-
duit le support promotionnel dans le cas des circonstances
précédemment évoquées.

CHEVALIERS ET SOLDATS DU MOYEN ÂGE



PLAN DE L'ŒUVRE

Chevaliers et Soldats du Moyen Âge est constitué de 80 numéros hebdomadaires ; chacun est
composé des éléments suivants :

- Une figurine représentant un chevalier ou un soldat du Moyen Âge.
- Un fascicule illustré contenant des planches en couleurs dont s'inspire la figurine,
ainsi qu'une rigoureuse documentation sur son environnement historique.

Ventes/Diffusion

Le prix de vente d'un numéro est de 10,95 €. Dans ce prix de vente sont inclus, d'une part
le prix du fascicule seul (2,40 €) et le prix de la figurine (8,55 €). À titre exceptionnel, le
prix du numéro 1 est de 3,95 € et celui du numéro 2 de 6,95 €. La figurine ne peut être
vendue séparément.

En France :

MLP

Z.I. de Chesnes, 55 bd de la Noirée

38070 Saint Quentin Fallavier

Tél. 04 74 82 14 14

Fax : 04 74 94 41 91

En Belgique :

AMP

1, rue de la Petite Île

1070 Bruxelles

Tél. : (02) 525 14 11

Fax : (02) 520 12 29

DISTRI-MEDIAS

11 bis, avenue de Larrieu

BP 73621

31036 Toulouse Cedex 1

Tél. : 05 61 72 76 17

Fax : 05 61 72 76 28

En Suisse :

Naville Presse

38, avenue Vibert

1227 Carouge

Tél. : (022) 308 04 44

Fax : (022) 308 04 29

Vente au numéro :

Après parution, les numéros de cette collection peuvent être commandés par correspondance au prix normal
de 10,95 € + frais d'envoi (2,30 € pour le premier fascicule et 1,40 € pour les suivants). Indiquez vos nom,
prénom et adresse, ainsi que les numéros que vous désirez obtenir. Joignez un chèque correspondant à votre
commande à l'ordre de Delprado Éditeurs et envoyez le tout à l'adresse indiquée ci-dessous. (Vente réservée à
la France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles.)

Abonnements/Vente par correspondance :

Si vous préférez recevoir vos exemplaires chez vous, vous avez la possibilité de vous abonner. Vous pouvez soit
nous téléphoner soit nous écrire à l'adresse ci-dessous :

France, Belgique et Suisse :

DISTRI ABONNEMENTS

11 bis, avenue de Larrieu

BP 73621

31036 Toulouse Cedex 1 - France

France :

Tél : 08 26 30 46 34 - Numéro Indigo (0,15 € la minute)

Suisse et Belgique :

Tél. : (00 33) 05 61 72 70 73

Fax : (00 33) 05 61 72 76 50

Un stock d'anciens numéros sera disponible pour une durée de 6 mois à compter de la date du dernier envoi.

La figurine ci-jointe n'est pas un jouet. Ne convient pas à un enfant de moins de 14 ans.

JEANNE D'ARC ET LES ANGLAIS

LE SIÈGE D'ORLÉANS

En 1415, le roi Henri V d'Angleterre envahit la France. Cet épisode s'inscrit dans la guerre de Cent Ans, durant laquelle les rois d'Angleterre tentent de faire reconnaître leurs droits sur la couronne de France. Après leur victoire écrasante à Azincourt (25 octobre 1415), les Anglais conquièrent une nouvelle fois une grande partie du nord de la France.

Avec la folie de Charles VI, roi de France, de la dynastie des Valois, le dauphin Charles, héritier présumé de la couronne, le futur Charles VII, va prendre la tête de la reconquête. C'est un jeune homme inexpérimenté, manquant singulièrement de confiance en lui. Sa position est rendue plus compliquée encore par les ducs de Bourgogne. L'assassinat du duc de Bourgogne, Jean sans Peur, par les partisans des Armagnacs, favorables au dauphin Charles, précipite l'alliance entre les Bourguignons et les Anglais.

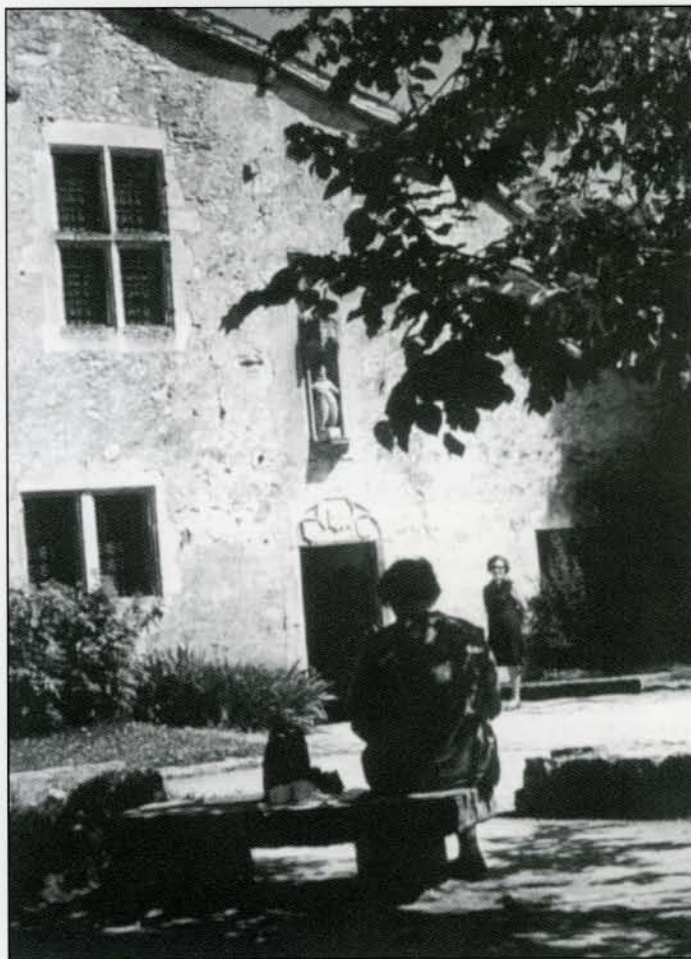
En 1420, Charles VI signe le traité de Troyes, qui signifie la soumission du royaume de France à l'Angleterre. Henri V doit épouser la fille du roi, leur enfant deviendrait alors l'héritier des trônes d'Angleterre et de France. De son côté, le dauphin se trouve, de fait, déshérité.

Deux ans plus tard, Henri V et Charles VI meurent et, conformément au traité de Troyes, le jeune Henri VI devient roi de France. Mais le traité n'a jamais été reconnu en dehors des régions administrées par les Anglais et les Bourguignons. La France se trouve à présent divisée en une « France des Lancastre », administrée par le duc de Bedford, régent d'Henri VI, et une « France des Valois », ces derniers soutenant le dauphin, le nouveau roi Charles VII.

La position de Charles est encore affaiblie par l'impossibilité de se faire couronner à Reims, comme le veut la tradition, Reims se trouvant en territoire tenu par les Anglo-Bourguignons. Durant les années troubles qui suivent, la lutte est essentiellement diplomatique.

Si Charles n'est guère porté sur la chose militaire et manque de confiance en lui, il n'est pas le personnage falot décrit dans la littérature populaire anglaise. Au contraire, entouré de conseillers aussi compétents que dévoués, il va devenir l'un des souverains les plus efficaces de la France médiévale. Bien que Charles et ses proches ne fassent pas preuve

Le village natal de Jeanne d'Arc, Domrémy, à environ 50 km au sud-ouest de Nancy. (Photo de l'auteur)





Statue de saint Michel arborant l'armure traditionnelle en vigueur au milieu du xv^e siècle. Église de Locronan, Bretagne. (Photo de l'auteur)

d'héroïsme et que ses chefs de guerre se comportent souvent comme des bandits, ils défendent ardemment la cause de leur souverain, empêchant la mise sous coupe réglée de tout le territoire par les Anglais. Aussi, lorsque Jeanne d'Arc apparaît brusquement sur la scène politique en 1429, la jeune Lorraine peut s'appuyer sur des soldats et un roi prêts à soutenir sa vision d'une libération nationale.

Jeanne d'Arc naît en 1412 à Domrémy, près de Vaucouleurs, dans l'est de la France, en Lorraine royale. Sixième enfant d'une famille de paysans prospères, elle se montre très tôt vertueuse et pieuse. Elle aime danser, mais préfère de loin aller à l'église. Vers 1426, elle commence à entendre des voix et se résout en conséquence à mener une vie pieuse et chaste. Durant les cinq années qui suivent, elle entend régulièrement des voix, qu'elle identifie comme étant celles de sainte Catherine, de sainte Marguerite et de saint Michel. Elle assiste également aux effets tragiques de la guerre, puisque le village de Domrémy est brûlé par des partisans des Anglais en 1428. Peu avant cela, Jeanne a approché le commandant des forces fidèles à Charles à Vaucouleurs, lui affirmant qu'elle est envoyée par Dieu pour conduire le dauphin à son couronnement à Reims. Il commence par l'ignorer, mais apprenant les succès récents des Anglais et le siège d'Orléans, il change d'avis et décide de l'aider à rencontrer le roi.

Jeanne, jolie jeune fille brune, rencontre Charles à Chinon. Ses compagnons d'armes l'appellent « la Pucelle ». Elle semble alors posséder des talents militaires innés, ce qui impressionne ses contemporains : « Pour les questions militaires », écrit l'un d'eux, « elle est aussi experte dans le maniement de la lance que pour déployer des troupes ou de l'artillerie ». Sa philosophie du commandement militaire est simple : « J'avais l'habitude de dire aux soldats "Allez vaillamment sus aux Anglais", ce que je faisais moi-même. »

L'idée qu'une jeune femme en armure mène des soldats à la bataille étonna certainement les contemporains, mais pas autant que les générations suivantes. Au Moyen Âge, les femmes étaient censées pouvoir défendre le château en l'absence de leur époux. « Parfois, se souvient le jeune duc d'Alençon, j'allais me coucher avec Jeanne et les autres soldats, tous ensemble dans la paille et parfois je vis Jeanne se préparer pour la nuit et je pouvais voir ses seins, qui étaient très beaux, sans éprouver de désir charnel pour elle. »

Le roi de France n'a à sa disposition que des troupes au nombre limité et encore celles-ci ne sont pas toujours payées. Parfois, elles doivent vivre sur le pays. Les quelques combats livrés alors ne sont guère importants et les Français ne connaissent que peu de succès. Les troupes les plus efficaces sont probablement celles qui sont formées par des volontaires professionnels étrangers, qui constituent environ un quart de l'armée de Charles.

Les fortifications d'Orléans sont parmi les plus imposantes de la France des Valois. Le gouverneur, Raoul de Gaucourt, les a récemment renforcées et agrandies ; certains canons affectés à la défense de la ville peuvent tirer des boulets pesant 90 kg. Le chiffre des effectifs est incertain. Avec les renforts arrivés depuis peu, le total ne dépasse sans doute pas 2 000 hommes ; et encore, il faut compter les garnisons qui occupent différents points fortifiés situés sur la Loire, com-

Jeanne d'Arc en 1420. Jeanne porte ici le costume classique des femmes de sa condition, les cheveux détachés et non couverts, marqué de son statut de célibataire. Le chevalier très apprêté porte un tabard aux armes de Guillaume de Flavy, capitaine de Compiègne, qui combattit aux côtés de Jeanne. Il porte un surcot par-dessus son armure de plaques ; à ses pieds, son casque, un grand bassinnet.



Armure milanaise complète, milieu du xv^e siècle, dont l'acier étincelant lui valut le surnom par les contemporains de « blanc harnois », porté seulement par les plus riches. (Historische Museum, Berne)



mandées par le comte Jean de Dunois, surnommé le « bâtard d'Orléans », sans oublier les milices locales. À l'arrivée de Jeanne d'Arc, l'effectif atteint peut-être 3 000 hommes.

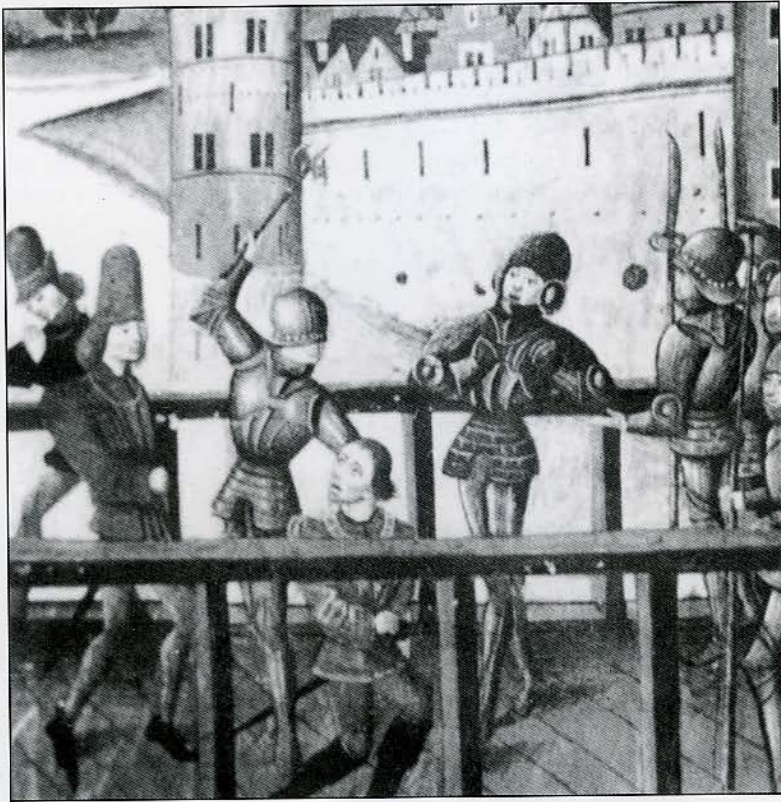
Les troupes anglaises, commandées par le comte de Salisbury, sont plus nombreuses, mais ressemblent à celles des Français, la différence principale résidant dans le fait que les Anglais s'appuient essentiellement sur des archers au lieu d'arbalétriers, alors que c'est le contraire chez les Français. Quelque 1 500 Bourguignons participent au siège aux côtés des Anglais, mais ils se sont repliés en avril 1429 et le nombre total des assiégeants au départ (12 octobre) ne dépasse probablement pas 4 000 hommes, bien que des renforts soient arrivés en décembre. À la fin du siège, les Anglais comptent apparemment 1 000 hommes d'armes et 2 600 archers, mais tous ne sont pas nécessairement présents lors du siège de la ville.

LE SIÈGE D'ORLÉANS, 1429

Orléans est alors une des principales villes de France, économiquement, politiquement, culturellement et, surtout, stratégiquement. Le régent Bedford accepte à contrecœur cette invasion audacieuse, car la prise d'Orléans ouvrirait les territoires au sud de la Loire. Il s'engage donc dans cette campagne pour soumettre définitivement Charles VII. S'étant emparées des points d'appui entourant Orléans, les forces anglaises se rassemblent le 12 octobre face aux défenses situées à l'extrémité sud du pont de pierre qui franchit la Loire. Elles attaquent les Tourelles, la forteresse défendant le pont, minent son bastion défensif et y dirigent une telle concentration d'artillerie que les Français sont contraints de l'abandonner dans la nuit du 23, non sans avoir fait sauter l'une des deux arches du pont en se repliant. Salisbury est tué par une balle perdue et le prudent comte de Suffolk le remplace. Utilisant les Tourelles comme base, il opte pour un long siège sur la rive nord. Mais la ville est trop grande pour que les Anglais puissent établir un blocus en règle : un convoi de vivres comprenant 400 moutons et 954 porcs entre sans coup férir le 2 janvier.

Les Français détruisent sans hésiter les faubourgs, églises comprises, pour priver les Anglais de tout couvert et d'abri pour l'hiver. Dunois et La Hire (« le Hérisson », surnom donné à Étienne de Vignolles) multiplient les sorties afin de gêner les travaux de terrassement des Anglais. Des escarmouches se poursuivent jusqu'à la bataille dite la « journée des harengs » (12 février 1429). La Hire, après avoir rejoint les troupes du commandant en chef français, Clermont, attaque les convois de vivres des Anglais (dont des tonneaux remplis de harengs salés) à 40 km au nord de la ville. Mais la victoire n'est pas au rendez-vous.

Début mars 1429, la garnison d'Orléans est très affaiblie et la position française semble désespérée. Mais le 6 mars, Jeanne d'Arc, qui a rejoint Chinon, est reçue par Charles VII. Ils parlent durant deux heures. Charles est si découragé qu'il envisage d'abandonner. Jeanne lui redonne espoir, mais elle doit auparavant subir un questionnaire très rigoureux de théologiens, qui concluent que sa foi et sa mission sont authentiques. On se renseigne sur ses origines, des dames de la cour s'assurent



L'assassinat du duc de Bourgogne par les Armagnacs, partisans du roi de France, pousse les Bourguignons dans les bras des Anglais. (*Chronique d'Enguerrand de Monstrelet*, Bibl. de l'Arsenal, Paris)

de sa virginité ; rien ne semble donc s'opposer à ce qu'elle accomplisse sa mission.

Charles l'envoie à Tours pour que lui soit confectionné un blanc harnois, que le roi paye de sa poche, ainsi que plusieurs chevaux. Son épée, retrouvée dans une église, vieille et rouillée, a été, dit la légende, déposée par Charles Martel après la bataille de Poitiers en 732. Si Jeanne sait se servir de plusieurs armes, elle préfère porter son étendard sur le champ de bataille, afin de ne tuer personne.

Le 24 avril, Jeanne est à Blois où l'armée de secours de Charles VII se rassemble. Dunois et La Hire la rejoignent. La bannière de Jeanne est un pennon de commandement, mais elle n'a pas encore reçu la moindre troupe. Le plan prévoit que 400 à 500 hommes accompagneront un convoi de provisions dans la ville assiégée. L'humeur des Français a changé ; plusieurs chefs de guerre, qui avaient jusqu'alors refusé de s'impliquer, rejoignent à présent l'armée. L'opération n'est même pas dissimulée, Jeanne envoyant aux Anglais une lettre les enjoignant de lever le siège.

Les assiégeants anglais n'ignorent pas qu'une tentative de secours de la ville est imminente, mais ils ne savent pas dans quelle direction elle se produira. Ils construisent des bastions de circonvallation, tandis que la garnison française reçoit des renforts des villes environnantes. La marche de Jeanne de Blois à Orléans est nimbée de légende. Elle part, dit-on, avec une colonne de vivres le 26 avril, précédée de prêtres qui psalmodient tout au long du chemin. Le cortège passe la Loire en un point laissé inoccupé par les Anglais. La légende fait état d'un changement « miraculeux » de sens du vent et d'une montée des eaux permettant au bac de fonctionner et à la colonne de passer. Dans la soirée du 29 avril, accompagnée par Dunois et 200 hommes d'armes, Jeanne entre dans Orléans. Le lendemain, elle se

(1) Franc archer de Poitiers, v. 1453.
Les francs archers étaient souvent issus
de la bourgeoisie citadine. Ils
fournissaient leur propre équipement
et portaient l'écusson de leur cité.
(2) Jacques, vers 1440. (3) Mercenaire
flamand, v. 1430. Il est vêtu de manière
traditionnelle, à l'instar d'un fantassin
lourd : chapel de fer, veste en cuir
matelassée et portée sur un
haubergeon de mailles, enfin des
plaques métalliques de protection aux
bras et aux jambes.

1







Belle statue de style très expressif de Jean Dunois, le Bâtard d'Orléans, représenté avec une armure française du xv^e siècle et une couronne de lauriers. (In situ, Sainte-Chapelle, château de Châteaudun)

rend à l'extrémité du pont détruit et, criant en direction des Anglais, ordonne à Sir William Glasdale, commandant les Tourelles, d'abandonner le siège. En réponse Glasdale « insulte Jeanne et lui demande si elle s'imagine qu'ils vont se rendre à une femme, et la traite de putain ». D'autres se joignent aux bordées d'injures en la traitant de fille de ferme et en lui promettant le bûcher s'ils la prennent.

Le lendemain, tout est à peu près calme. Dunois rentre à Blois chercher du renfort tandis que Jeanne et ses compagnons, chevauchant dans les rues d'Orléans, encouragent les habitants, ce qui a un impact immédiat sur le moral de la population. Jeanne et sa troupe s'aventurent en dehors des murs de la ville pour examiner le dispositif anglais. Elle rapporte qu'il est plus faible qu'elle ne l'aurait pensé.

Le 4 mai, Dunois revient avec des renforts. Les Français attaquent la bastille de Saint-Loup, ouvrage anglais situé à l'est de la ville, peut-être pour faire diversion et permettre à Dunois de rentrer. Jeanne, suivie de nombreux volontaires, chevauche en tête : ce qui s'annonçait comme une escarmouche se transforme en un assaut mené par près de 1 500 hommes. Lorsque le commandant anglais, Sir John Talbot, en est informé, il prépare une attaque de diversion. Mais bientôt une fumée apparaît à l'est, confirmant que Saint-Loup est tombé : Talbot est contraint de rappeler ses troupes. Selon le chroniqueur Enguerrand de Monstrelet, les quelque 400 défenseurs anglais de Saint-Loup sont tués, blessés ou capturés. « Puis la Pucelle rentra à Orléans avec tous les chevaliers et les fantassins qu'elle avait commandés et y fut fêtée et accueillie avec ferveur par tous les combattants. »

La prise de Saint-Loup redonne confiance aux défenseurs d'Orléans, qui ont à présent deux choix tactiques. Ils peuvent attaquer les positions ennemies faiblement défendues sur la rive nord ou attaquer les fortes positions anglaises des Tourelles. La forteresse du pont devant de toute façon être attaquée, ils choisissent de le faire sans tarder.

Le siège est alors à son paroxysme. La rumeur de l'arrivée d'une armée de secours anglaise, menée par le redoutable sir John Falstaff, se répand dans Orléans, bien que le guerrier anglais ne se mette pas en marche avant le 8 juin.

Le 6 mai, quelques hommes, manifestement inspirés par le courage et la détermination de Jeanne, sortent de la ville et traversent le fleuve en direction des positions ennemies. Les Anglais sortent des Tourelles pour les affronter et lancent une puissante offensive, mais Jeanne et La Hire se portent sur les lieux et les attaquent avec une telle détermination que ces derniers doivent regagner l'abri de la forteresse.

Dunois veut que les hommes se reposent, mais Jeanne exige un assaut immédiat avant que les Anglais ne renforcent leur position. Elle est exclue du conseil de guerre du soir, mais envoie son confesseur dire aux troupes de se lever tôt et de se préparer à attaquer dès l'aube du lendemain. Elle se lève elle-même tôt, se confesse et assiste à la messe, puis harangue les troupes. Elle dit aux soldats que de nombreux hommes vont périr durant cette journée, mais qu'ils iront droit au paradis. Sans se soucier de la présence de nombreux canons anglais, elle dirige l'attaque.

Il en résulte l'un des affrontements les plus terribles depuis la bataille d'Azincourt. Jeanne est blessée par une flèche qui a pénétré



profondément dans un défaut de l'armure, entre l'épaule et le cou. Elle refuse d'être soignée et continue à combattre. Ce n'est que plus tard, selon son confesseur, qu'elle consent, effrayée et en larmes, à faire soigner sa blessure.

Vers 20 h, les Français ne progressent pas et leurs chefs commencent à se décourager. Dunois suggère un repli dans la ville, mais Jeanne demande un peu de temps et s'isole pour prier. Elle revient quelques minutes plus tard et se saisit de son étendard. Après quoi, selon Dunois, « les Anglais prirent peur et tremblèrent », tandis que

Détail d'une enluminure dans un manuscrit français, manifestement d'Alexandre le Grand au siège de Tyr, représentation assez réaliste des armures en usage à l'époque de Jeanne d'Arc. (*Histoire d'Alexandre*, Musée des beaux-arts de la Ville de Paris, Petit Palais)



Tabard d'un héraut d'armes français, exemple très rare de vêtements militaires du xv^e siècle. (Musée de l'Hermitage, Saint-Pétersbourg, photo de l'auteur)

« les soldats du roi reprirent courage ». Le nouvel assaut sur la forteresse ne rencontre que peu d'opposition. Alors que les Anglais tentent de regagner le bâtiment, le pont-levis, endommagé par un brûlot, s'effondre. C'est un massacre. Sir William Glasdale, qui tombe en armure dans la Loire et s'y noie, est au nombre des victimes.

Le lendemain, après 210 jours de siège, les Anglais lèvent le camp. Talbot retourne à Paris pour prévenir Bedford qu'il est sur le point de perdre toutes ses positions sur la Loire. Ses craintes se confirment lorsque Jeanne emmène son armée reprendre la première d'entre elles, Jargeau, à l'est d'Orléans, le 12 juin.

Le même jour, 4 000 Anglais envoyés depuis Paris sous les ordres du vainqueur de la « journée des harengs », Sir John Falstolf, campent près de Janville, dans les plaines de la Beauce, à environ 35 km au nord d'Orléans. Leur présence n'empêche pas Jeanne d'attaquer Meung et Beaugency, aux mains des Anglais, Falstolf s'étant laissé persuader par Talbot de le rejoindre. Mais lorsqu'ils apprennent que la garnison

de Beaugency s'est rendue, ils s'en retournent à Janville. À leur grande surprise, ils sont suivis. En effet, les Français ont été rejoints par des volontaires, et leur nombre dépasse maintenant les 6 000 hommes, contre une force combinée d'environ 5 000 Anglais. La bataille a lieu près de Patay, où les Français prennent l'arrière-garde anglaise par surprise. Les combats débutent vers 14 h et se terminent bien vite. Le désordre règne dans les rangs des Anglais. Et ce ne sont pas leurs hommes d'armes, lesquels combattent à pied, qui peuvent empêcher le massacre qui s'ensuit. Seuls les hommes dont la rançon pourrait être élevée sont épargnés. Lorsque la nouvelle du succès français arrive à Janville, les habitants de la ville ferment les portes et prennent parti pour Charles VII.

La bataille de Patay est plus importante que la levée du siège d'Orléans. Non seulement la principale armée anglaise est détruite, mais Patay montre que les Anglais ne sont plus invincibles en batailles rangées, comme les Français avaient tendance à le croire. Un des effets de cette victoire est d'affaiblir la position des Anglais sur la Loire, que les troupes de Charles VII ne tardent pas à contrôler. Jeanne d'Arc persuade alors le souverain récalcitrant de marcher sur Reims, à travers un territoire tenu par l'ennemi, pour y être couronné.

À la mi-août, Charles et Jeanne reçoivent la soumission de Compiègne, Senlis et Beauvais, d'où ils chassent l'évêque, Pierre Cauchon. Charles refuse d'accéder à la proposition d'un assaut sur Paris, mais laisse Jeanne mener ses forces sous les murs de la ville le 18 septembre. L'attaque échoue et Jeanne, blessée à la cuisse, doit être évacuée. En décembre, sa famille est anoblie et son village exempté de

Jeanne d'Arc jouissait certes d'un pouvoir charismatique, mais ses compagnons d'armes durent sans doute prendre en charge les questions militaires. La bannière portée par cet homme d'armes breton s'inspire d'un petit portrait de Jeanne réalisé de son vivant, milieu du xv^e siècle.





Sculpture de l'hôtel de ville de Louvain (Belgique) représentant un siège. Des hommes d'armes tentent de forcer la porte tandis que, à droite, des soldats placent des échelles contre un mur. (In situ, photo de l'auteur)

taxes. Mais à la cour de Charles, elle est devenue superflue, presque gênante et, bien que considérée comme une sainte, dans d'autres cercles elle est bientôt présentée comme une sorcière.

Les Anglo-Bourguignons, soucieux de conserver Paris, se lancent à la reconquête des villes environnantes, en commençant par Compiègne. Jeanne, bien que n'ayant reçu aucun ordre en ce sens, décide de défendre la cité. Après plusieurs escarmouches, elle atteint Compiègne le 23 mai 1430. Le lendemain, elle dirige une sortie au-delà de l'Oise contre le camp des Bourguignons. Ses hommes, attirés par le butin, perdent toute discipline et sont repoussés dans la ville. Le pont-levis est alors relevé pour empêcher les poursuivants de rentrer, mais Jeanne est toujours dehors. Elle est alors capturée avec deux de ses frères et le page qui la suit depuis qu'elle a revêtu l'armure. Prisonnière de Jean de Luxembourg, elle est confinée dans le château de Beaufort, non loin de la ville, dans le Vermandois. Désireuse de rejoindre Compiègne et encouragée par ses voix, elle tente de s'échapper en sautant d'une tour et se blesse légèrement.

Jean de Luxembourg la livre, contre rançon, aux Anglais et elle est transférée en Normandie, à Rouen, centre névralgique de l'armée anglaise, où elle est enchaînée dans un cul-de-basse-fosse. Les Anglais ne veulent pas seulement se débarrasser de Jeanne, ils veulent également ternir sa réputation et décident donc de la faire condamner comme hérétique par une cour ecclésiastique. Son juge est le nouvel évêque de Rouen, l'imposant Pierre Cauchon, qui a été chassé de Beauvais par les troupes royales. Les minutes du procès nous sont parvenues et font peine à lire : « Un monument d'iniquité » comme l'a écrit récemment l'un des thuriféraires de Jeanne d'Arc. Le tribunal est

constitué de personnages sélectionnés par Cauchon ou à la solde des Anglais. Malgré cela, l'un d'eux déclare la procédure illégale (et se voit promptement emprisonné), tandis que de nombreux autres se retirent de la cour.

Les juges affirment que les voix entendues par Jeanne ne sont pas divines, qu'elles n'ont aucune valeur et que sa mission divine est une invention. Ils la condamnent pour avoir désobéi à ses parents, pour avoir tenté de s'évader et pour s'être habillée en homme ; pour sa fierté coupable de penser qu'elle est promise au paradis et pour ne se tenir responsable que devant Dieu et non devant l'Église. Elle est ensuite emmenée en salle de question et, bien que n'ayant probablement pas été torturée, est affaiblie par de longs interrogatoires hostiles. Cauchon lui rend visite dans sa cellule et la persuade de signer une abjuration, acceptant le jugement, ce qui lui vaudrait d'être détenue à vie au lieu d'être promise au bûcher.

Quelques semaines plus tard, s'étant rétablie, elle se rétracte. Elle est en conséquence brûlée vive en place du marché de Rouen, le 30 mai 1431.

Pendant tout ce temps, Charles VII n'a rien tenté, bien davantage concerné par la récupération des territoires français encore aux mains des Anglais. En 1450, soucieux de sa propre réputation, il entreprend une démarche d'annulation du verdict. Déjà sainte aux yeux des Français, Jeanne est finalement canonisée en 1920.

Il est difficile de savoir ce que les contemporains de Jeanne pensaient d'elle, tant ses actions ont été sanctifiées par la légende patriotique et la ferveur religieuse des siècles suivants. Elle a certaine-

ment servi d'inspiration pour l'une des œuvres les moins connues de la proto-féministe Christine de Pisan, qui écrit le *Ditié de Jeanne d'Arc* peu après le couronnement de Charles VII. C'est la première œuvre à célébrer Jeanne d'Arc et la seule écrite de son vivant. L'influence et les prouesses militaires de Jeanne ont sans doute été très exagérées. Mais elle a obtenu une série de succès remarquables, devenant un exemple pour les soldats français. Si elle a créé un tel désarroi chez les ennemis de la France, il n'en demeure pas grand-chose dans les annales anglaises. De fait, elle ne suscite guère d'intérêt outre-Manche avant le xvi^e siècle, où sa légende se développe. Elle apparaît dans une des premières pièces de Shakespeare, *Henri VI*, où le général Talbot s'adresse à elle en la traitant d'« odieux démon de France, sorcière vouée à l'opprobre, suivie de tes lascifs galants ». C'est une sorcière, au mieux une enragée, « un démon mâle ou femelle » et, bien sûr, une putain. Cette attitude persiste bien après que la croyance en la sorcellerie soit passée de mode.

En 1817, un Anglais écrivait encore : « Le siège d'Orléans fut levé par la célèbre Jeanne d'Arc, baptisée *la Pucelle de Dieu* pour ses prétentions fanatiques. Cela entraîna un changement temporaire de fortune pour les Français. »

Encore aujourd'hui, les Anglais ont tendance à oublier que les Français ont gagné la guerre de Cent Ans et que l'arrivée de Jeanne d'Arc marqua le tournant du conflit.

Le seul portrait contemporain de Jeanne d'Arc est ce dessin, peut-être réalisé par un clerc du parlement de Paris déplacé à Rouen et datant du 10 mai 1429. (Archives Nationales, Paris)



(1) Franc archer de Poitiers, v. 1453. Les francs archers étaient souvent issus de la bourgeoisie citadine. Ils fournissaient leur propre équipement et portaient l'écusson de leur cité.
(2) Jacques, vers 1440. (3) Mercenaire flamand, v. 1430. Il est vêtu de manière traditionnelle, à l'instar d'un fantassin lourd : chapel de fer, veste en cuir matelassée et portée sur un haubergeon de mailles, enfin des plaques métalliques de protection aux bras et aux jambes.

1

2

3

